

La Femme de l'ombre

Du même auteur chez À vue d'œil :

Les Nuits de Reykjavik

Opération Napoléon

Le Lagon noir

Dans l'ombre (Trilogie des ombres, T. 1)

Arnaldur Indridason

La Femme de l'ombre

(Trilogie des ombres, T. 2)

*Traduit de l'islandais
par Éric Boury*



Titre original : *Petsamo*

© Arnaldur Indridason, 2016.

Published by agreement with Forlagið, www.forlagid.is

© Éditions Métailié, Paris, 2017, pour la traduction française.

© À vue d'œil, 2017, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0173-0

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

Il rentra chez lui par des chemins détournés. Lorsqu'il arriva place Kongens Nytorv, il avait toujours cette impression persistante d'être suivi. Il scruta les alentours sans rien remarquer d'anormal, tout le monde rentrait simplement du travail. Il avait aperçu des soldats allemands dans la rue Strøget et s'était arrangé pour les éviter. Il traversa rapidement la place où un tramway s'arrêtait et laissait descendre ses passagers avant de repartir en cliquetant sur ses rails. Sa peur avait grandi au fil de la journée. Il avait appris que les Allemands avaient arrêté Christian. Il n'en avait pas eu la confirmation, mais plusieurs étudiants le murmuraient à la bibliothèque universitaire. Il s'était efforcé de se comporter comme si de rien n'était. Comme si tout cela ne le concernait pas. Deux étudiants en médecine avaient affirmé que la Gestapo était venue chercher Christian chez lui à l'aube.

Il se posta près du théâtre, alluma une cigarette et observa la place d'un œil inquiet, sachant que, si les Allemands avaient arrêté Christian, il y avait de grandes chances qu'ils

soient aussi à ses trousses. Toute la journée, il avait redouté d'entendre le bruit de leurs bottes dans la bibliothèque où il s'était contraint de rester en essayant d'agir comme si tout était normal. Incapable de se concentrer pour étudier, il osait à peine retourner à cette chambre qu'il louait dans le quartier de Christianshavn.

Il écrasa sa cigarette, se remit en route, passa le pont de Knippelsbro et évita les artères principales, préférant les rues adjacentes et les ruelles peu fréquentées. En fin de compte, personne ne le suivait, c'était un soulagement. Il voyait Christian aux mains des nazis. Il imaginait facilement ce que ce dernier éprouvait si ce qu'on disait était vrai. Tous deux avaient conscience du risque qu'ils prenaient et, même s'ils connaissaient les histoires qu'on racontait sur les arrestations et les interrogatoires, ils faisaient de leur mieux pour ne pas y penser et espéraient ne jamais être repérés. Or c'était justement ce qui venait d'arriver. Pendant qu'il était à la bibliothèque, il s'était demandé comment c'était possible sans trouver la réponse. Il n'avait pas l'âme d'un héros, il voulait juste aider et avait immédiatement accepté quand Christian l'avait sollicité.

Il louait une chambre chez un couple âgé. En approchant de son immeuble, il se posta au coin de la rue pour surveiller les allées et venues. Sa chambre se trouvait au deuxième étage et donnait sur la rue. Il n'avait pas d'autre lieu où se réfugier. Ignorant les informations dont disposaient les nazis, il n'osait pas se rendre à l'endroit où il retrouvait ses camarades en secret. Il ne voulait pas aller chez ses amis de peur de les mettre en danger. Avec Christian, ils n'avaient pas encore discuté de la stratégie à adopter au cas où leurs activités seraient découvertes. Ils n'avaient mis au point aucun plan de fuite. Tout cela était pour eux encore tellement neuf et inconnu. Quelques mois plus tôt, les nazis avaient envahi le Danemark et mis la résistance en déroute. Christian, leur chef, ayant maintenant disparu, il avait l'impression d'être seul au monde. Il leva les yeux vers sa fenêtre et pensa à sa famille en Islande en se disant que tout ça le dépassait.

La vie suivait son cours ici comme ailleurs, les gens rentraient chez eux, les magasins fermaient. Il connaissait maintenant le bouquiniste qui le saluait, et le jeune étudiant qui se rendait à

l'université tous les matins. Le boucher lui avait confié qu'il avait une tante en Islande et il avait rarement mangé des gâteaux aussi délicieux que ceux du pâtissier d'en face. Le matin, l'odeur de la brioche chaude flottait parfois dans la rue et montait jusqu'à sa chambre, annonçant une belle journée gorgée de soleil et de parfums. Il avait aimé Copenhague dès le premier jour. Mais aujourd'hui, maintenant que le soir tombait et que le couvre-feu imposé par les nazis s'abattait comme une chape de plomb, la guerre devenait presque palpable. Brusquement, la ville semblait se changer en une immense prison avec ses bâtiments inquiétants, et ses ruelles encaissées et sombres.

Il alluma une autre cigarette en pensant à sa fiancée, jamais elle ne lui avait autant manqué. S'il parvenait à se joindre à ce groupe d'Islandais, il serait sans doute sauvé. Il s'était inscrit sur la liste des passagers comme il l'avait promis à sa bien-aimée et savait que ses compatriotes quitteraient Copenhague le lendemain, depuis la rue Havnegade. Par instants, l'idée terrifiante que Christian ne supporte pas les interrogatoires avant qu'ils aient tous quitté la ville le tenaillait.

Il savait parfaitement que ce n'était pas à son honneur et il en avait honte, mais désormais il s'agissait juste pour chacun de sauver sa peau.

Il resta encore un moment au coin de la rue, puis s'avança. C'est alors qu'il entendit des bruits de pas derrière lui.

Les autocars arrivaient les uns derrière les autres et descendaient jusqu'au port, légèrement à l'écart de la ville. La plupart des passagers avaient fait un long voyage. Partis du Danemark, ils avaient rejoint la Suède en bateau avant de la traverser pour atteindre la frontière finlandaise. Sur la dernière portion du trajet jusqu'à Petsamo, les véhicules avaient emprunté des routes défoncées, traversant les territoires où les Russes et les Finlandais s'étaient affrontés. Partout, on ne voyait que destruction, maisons éventrées et cratères d'obus dans les champs. Les voyageurs avaient pris des ferries et des trains dont les voitures étaient à peine plus confortables que des wagons à bestiaux et, pour la dernière partie du voyage, on les avait installés dans ces autocars pour les conduire de Rovaniemi à Petsamo, jusqu'à l'océan Arctique où attendait l'*Esja*, le paquebot qui les ramènerait en Islande. Les autocars atteignirent enfin le port et les quelque deux cent soixante passagers descendirent sous la neige. Ils s'étirèrent avant de récupérer leurs

valises, leurs sacs et leurs baluchons pour les monter à bord. Soulagés d'avoir l'*Esja* devant eux, ils avaient l'impression d'être rentrés en Islande dès le pied posé sur le pont du navire.

Debout à côté de la passerelle d'embarquement, elle scrutait les voyageurs qui descendaient des véhicules, impatiente de retrouver son fiancé. Depuis de longs mois, il n'y avait eu entre eux que des lettres et une conversation téléphonique où elle avait à peine entendu sa voix. Elle était arrivée à Petsamo la veille avec d'autres Islandais désireux de regagner l'Islande après avoir travaillé en Suède un temps. Elle s'était réjouie en apprenant que les autorités allemandes en Norvège et au Danemark avaient autorisé ce voyage. Les ressortissants islandais qui le souhaitaient pouvaient rentrer chez eux et un navire était spécialement affrété à cet effet. Elle supposait que ce lieu à l'écart avait été choisi parce qu'il se trouvait en dehors des zones de combat et qu'une grande partie de la route pour y accéder traversait un pays neutre. Elle n'avait pas eu besoin d'y réfléchir à deux fois. En ces temps troublés, elle voulait être en Islande et nulle part ailleurs. Elle avait encouragé

son fiancé à réserver lui aussi une place à bord. Dans sa dernière lettre, il lui avait promis de s'inscrire sur la liste. Quel soulagement ! Elle se réjouissait à l'idée de le retrouver sur le navire qui les ramenait en Islande. Elle avait besoin de passer un peu de temps seule avec lui.

Comme elle ne le voyait pas, elle se faufila dans la foule qui envahissait la jetée et examina les alentours à sa recherche, le regard inquiet. Elle monta dans chacun des autobus sans le trouver, mais aperçut tout à coup un de ses camarades, également étudiant en médecine. Son cœur tressaillit, les deux jeunes hommes devaient voyager ensemble. Elle courut à sa rencontre et le salua alors qu'il se penchait pour attraper sa valise. Il la reconnut immédiatement et lui donna l'accolade, comme à une vieille amie, peut-être parce qu'ils étaient en terre étrangère et qu'ils s'apprêtaient à rentrer au pays. Elle comprit immédiatement à son expression qu'il y avait un problème.

— Il n'est pas avec toi ? demanda-t-elle.

Le jeune homme fuyait son regard, l'air embarrassé.

— C'était prévu, mais...

— Mais quoi... ?

— Je ne sais pas. Je l'ai attendu, mais il n'est pas venu. Et toi, il ne t'a pas donné de nouvelles ?

— Non, répondit-elle, il devait me rejoindre ici pour qu'on rentre ensemble en Islande.

Le jeune homme l'entraîna à l'écart.

— Je ne sais pas si c'est vrai, mais... tu es au courant de ses activités à Copenhague ? murmura-t-il.

— Ses activités ? Enfin, il fait la même chose que toi !

— Oui, bien sûr, mais je me demande s'il faut croire ce que j'ai entendu. Il aurait été arrêté.

— Arrêté ? !

— Oui, les nazis l'auraient emmené.

Thorson avançait à pas pressés dans le couloir étroit. On l'avait prévenu qu'il devait faire vite. La victime de l'agression avait été transférée d'urgence à l'hôpital militaire du camp de Laugarnes, elle était grièvement blessée et on ignorait si elle passerait la nuit. Le chirurgien avait fait de son mieux, sans toutefois réussir à endiguer les hémorragies internes. L'aumônier catholique qui attendait dans le couloir pour lui donner les derniers sacrements indiqua à Thorson le chemin du bloc.

Le blessé était encore allongé sur la table d'opération, le chirurgien s'essuyait les mains lorsque Thorson entra dans la pièce. Les deux hommes se saluèrent. On avait administré à la victime de très puissants calmants mais, à en juger par ses gémissements, ils ne suffisaient pas à apaiser la douleur. Le médecin indiqua que le jeune homme était entre la vie et la mort. Les blessures nombreuses et profondes qu'on lui avait infligées avaient touché des organes vitaux et il n'y avait aucun moyen de le sauver. On l'avait attaqué avec un tesson de bouteille.